

Libéralisme : Quand la foi fait son autocritique

1 - Jésus-Christ

(Marc I, 21-28)

Jésus et ses disciples entrent dans Capharnaüm. Aussitôt, le jour du sabbat, Jésus se rendit à la synagogue et se mit à enseigner. Ceux qui l'entendaient étaient impressionnés par son enseignement ; en effet, il les enseignait avec autorité, à la différence des spécialistes des Écritures. Or, dans leur synagogue, il y avait un homme tourmenté par un esprit impur. Il se mit à crier : « Que nous veux-tu, Jésus de Nazareth ? Es-tu venu pour nous détruire ? Je sais bien qui tu es : celui qui est saint, envoyé par Dieu ! » Jésus parla sévèrement à l'esprit impur en lui disant : « Tais-toi et sors de cet homme ! » L'esprit impur secoua rudement l'homme et sortit de lui en poussant un grand cri. Et tous furent étonnés au point de se demander les uns aux autres : « Qu'est-ce que cela ? Un enseignement nouveau donné avec autorité ! Il commande même aux esprits impurs et ils lui obéissent ! » Et aussitôt, la renommée de Jésus se répandit partout dans toute la région de la Galilée.

« Le Christ est bien plus qu'une autorité suprême dans le christianisme : il est le christianisme lui-même ». On doit cette déclaration christocentrique au grand théologien Auguste Sabatier dans son livre : *Les religions d'autorité et la religion de l'esprit* (p. 338). Si le Christ ne tient pas la même place dans la foi de chacun que dans celle de ce grand auteur de la théologie libérale, il est évident que le christianisme repose tout entier sur la figure de Jésus-Christ. Mais déjà parler de figure de Jésus-Christ indique qu'il s'agit toujours et seulement de se le figurer sans réussir à le définir complètement. Que veut dire : croire en Jésus-Christ ? Y a-t-il une façon spécifique de croire en Jésus-Christ dans une conception libérale de la foi chrétienne ?

Pour esquisser cette enquête, j'ai choisi de partager ce passage biblique de l'Évangile de Marc qui recèle plusieurs des fonctions diverses que l'on prête à Jésus : Jésus est d'abord *maître*, puisqu'il entre dans Capharnaüm avec ses disciples. Il enseigne dans la synagogue et pas seulement à ses disciples, mais à tous ceux qui sont présents, il est donc enseignant ou prédicateur. Quand il paraît dans ce lieu le jour du sabbat, un homme atteint de ce que le texte appelle *un esprit impur* l'appelle *Jésus de Nazareth* et proclame un peu plus loin que Jésus est *le saint envoyé par Dieu*. Comme Jésus réussit à débarrasser l'homme qui lui parle de cet « esprit impur », on peut aussi dire qu'il est exorciste : « il commande même aux esprits impurs et ils lui obéissent ».

Dès le début de L'Évangile de Marc, qui se veut être « la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, Fils de Dieu » (Marc 1:1), Jésus de Nazareth est le saint envoyé par Dieu, qui enseigne avec autorité parce qu'il est capable de faire reculer le mal. Cet épisode sonne comme une épiphanie, comme une révélation divine.

Mais où est la part de divin et celle de l'humain dans cette attitude de Jésus ? Qu'est-ce qui nous permet de définir de quelle nature est Jésus quand il pratique cet exorcisme ? Les historiens de la Bible s'accordent pour dire que Jésus n'était pas le seul à son époque à avoir la réputation d'exorciste ou de guérisseur et les thaumaturges étaient nombreux à faire forte impression sur une population en mal de compétence médicale pour venir à bout de maladies encore méconnues. On pourra nuancer cette banalisation en disant que Jésus de Nazareth agit au nom de Dieu et que c'est en cela qu'il est spécial dans le paysage de son époque. Mais, précisément dans cet

exemple d'exorcisme, Jésus ne se réclame d'aucune autorité extérieure ; il demande seulement à l'esprit impur qui le révèle comme *saint de Dieu* de sortir de cet homme.

C'est une étrange critique interne de la proclamation chrétienne que nous trouvons dans cet épisode : La révélation de l'autorité de Jésus en tant que *saint de Dieu* n'est pas encouragée ; elle est même réprouvée par Jésus lui-même qui ne veut pas qu'on parle ainsi de lui.

La compréhension superstitieuse du mal est déplacée vers une compréhension existentielle.

Est-ce parce que ce n'est pas encore l'heure de dire qui il est ? Est-ce pour entretenir l'idée selon lequel il y aurait un secret messianique indissociable de la révélation ? Est-ce, au contraire, parce qu'il a été révélé de la sorte qu'il manifeste sa puissance et fait sortir l'esprit impur parce qu'il est le *saint de Dieu* ? En tout cas, Jésus détruit un esprit impur qui dit de lui qu'il est le saint de Dieu. L'exorcisme ici ne consiste pas à expurger un quelconque pouvoir maléfique qui habiterait comme un intrus la vie de cet homme, mais, pour exorciser le mal dont souffre cet homme, il faut le libérer de la peur qu'il a d'être libre. L'esprit impur demande : « *Il se mit à crier : Que nous veux-tu, Jésus de Nazareth ? Es-tu venu pour nous détruire ? Je sais bien qui tu es : celui qui est saint, envoyé par Dieu !* ». Le mal qui est dénoncé ici est le mal de toute doctrine qui transforme la promesse de Dieu en oppression. Le mal qui parle ici est celui qui présuppose que si un homme est envoyé de Dieu, il va évidemment utiliser sa force pour détruire. C'est de cette peur du Dieu qui punit et qui détruit qu'il nous faut sortir.

Pourquoi en matière de mal inexplicable, comme cette maladie qui devait affliger cet homme que tous croyaient possédé, faudrait-il chercher un coupable ? Le divin que Jésus apporte avec lui ne serait-il que répression ? Jésus ne vient pas en grand inquisiteur. Si Jésus est enseignant, cela ne veut pas dire qu'il est juge qui sait et condamne. Si Jésus est le saint envoyé par Dieu, cela ne veut pas dire non plus qu'il exerce sa puissance pour détruire tout ce qui va mal. L'autorité de Jésus ne réside donc pas dans son savoir de Dieu plus élevé que celui des scribes, ni dans la force surnaturelle d'une sainteté octroyée à lui seul par Dieu ; son autorité lui vient de la cohérence entre sa foi, son enseignement et son action.

On est loin du Jésus divin décrété par le concile de Nicée en 325, et pourtant ce désir de faire

de Jésus un second Dieu ou un nouveau Dieu reste une tentation très présente dans la lecture des textes et dans les pratiques rituelles de nombre d'églises chrétiennes.

Dans la perspective d'une spiritualité israélite, la question de la divinité de Jésus ne se pose pas du tout comme dans la perspective d'une métaphysique grecque, en effet, pour Jésus et ses coreligionnaires juifs, il n'y a qu'un Dieu et les pouvoirs ou autorités prêtés aux prophètes, aux thaumaturges ou autres serviteurs de la parole de Dieu ne faisaient pas d'eux des demi-dieux ni des nouveaux dieux. Ils étaient inspirés mais pas divins.

Mais alors, la résurrection de Jésus et son ascension sont-elles à reléguer au rang de détails dans la révélation de Jésus-Christ ? Est-ce qu'il n'a pas une nature divine en plus de sa nature humaine ? Cantonner Jésus-Christ à l'existence du Jésus historique seulement, serait une erreur. Non pas une erreur de « nature », car Jésus n'a que la nature qu'on veut bien lui prêter dans la foi, ou dans les conciles, mais une erreur théologique, historique, intellectuelle et mystique.

Certes dans la foi d'Israël, le Christ est celui qui a reçu l'onction de Dieu et c'est un être humain qui a la fonction de prêtre, de roi et de prophète, comme le roi David. Il y a là une notion politique d'accomplissement qui fait du Christ celui qu'on attendait pour sauver le peuple de l'oppression romaine et qui va devenir centrale dans la foi d'Israël justement à l'époque où Jésus de Nazareth paraît. Accoler le terme de Jésus à celui de Christ revient à faire de Jésus le Messie tant attendu et transformer sa mort en événement eschatologique, c'est à dire en accomplissement de la promesse de Dieu. Les Évangiles, et avant eux les lettres de Paul, font de Jésus de Nazareth un Christ, en le projetant dans le temps de l'après-mort et donc de l'anticipation de la fin des temps et de l'accomplissement du règne de Dieu. Mais la fin des temps n'est pas venue et il nous faut relire à nouveaux frais ces textes.

Alors à quoi croyons-nous quand nous confessons Jésus le Christ, Jésus le Fils de Dieu, Jésus le Fils de l'Homme, Jésus de Nazareth ?

Un libéral rationaliste dirait que Jésus n'est qu'un homme qui a fait preuve d'une éthique de vie remarquable et qu'il est un exemple pour notre propre vie. Un libéral pluraliste dirait que chacune de ces figures pour dire Jésus sont respectables et que c'est la difficulté de dire l'ineffable de la foi qui nous oblige à une pluralité de points de vue sur Jésus, points de vue qui jouent sans cesse comme dans un kaléidoscope. La vérité sur notre foi en Jésus-Christ se trouve quelque part au milieu de tous ces aspects différents. Un libéral mystique dirait qu'il y a du divin dans l'humanité de Jésus et de l'humain dans le divin du Christ et qu'il n'est ni aisé, ni souhaitable de vouloir à tout prix couper le divin de l'humain quand la foi tend justement à faire se rencontrer les deux dans une union ineffable. Jésus-Christ serait la figure de la rencontre mystique de l'homme avec Dieu et personne ne devrait pouvoir juger de la légitimité d'une telle conception que celui qui expérimente cette union.

Nous voyons à ce point de l'enquête que confesser Jésus-Christ ne va pas de soi. Et, même si la théologie libérale prend soin de replacer Jésus-Christ

dans une perspective historique grâce à une démarche historico-critique dans la lecture des textes bibliques, elle n'épuise pas ce qui se joue dans la foi entre Jésus et le croyant.

« Jésus s'est placé de lui même au centre de ma vie et de ma pensée » écrit Auguste Sabatier dans sa lettre de candidature à la chaire strasbourgeoise de dogme réformé. Aucune recherche historico-critique ne peut rendre compte de cette expérience existentielle si profonde. Alors, faut-il renoncer à énoncer quoi que ce soit sur cette relation particulière à ce personnage si particulier dans l'histoire des idées, ou pouvons-nous espérer, tout en restant critique sur ce que nous croyons savoir du divin et de l'humain, énoncer cette expérience de la foi en Jésus-Christ ?

Auguste Sabatier, relève le défi sans renoncer à la raison. Et il propose de recourir au symbolisme comme le faisait Jésus lui-même quand il parlait en paraboles, afin de dire de façon pluraliste et dynamique la vérité de cette foi si difficile à dire. Il allie à ce symbolisme un fidéisme sans lequel nos doctrines en matière de foi sont toujours indicatives et approximatives et liées à une histoire et une culture données. Penser la foi et essayer d'en rendre compte est important, mais les doctrines qu'on essaie d'élaborer ne peuvent jamais contraindre la liberté de chaque disciple de Jésus-Christ. Pour Sabatier, la relation au Christ est immédiate et libre : aucune instance doctrinale ne peut règlementer cette relation et celui ou celle qui essaient de le faire appartiennent à ce qu'il appelle *les religions d'autorité*. La religion de l'Esprit que Sabatier prône implique de n'avoir aucun intermédiaire dans cette relation à la personne emblématique du Christianisme qu'est Jésus.

L'autocritique de notre foi en Jésus ne peut se faire qu'en toute liberté de conscience, même si, pour ce faire, nous utilisons tous les outils rationnels que nous avons à notre disposition. De même que Jésus n'est pas venu détruire l'homme qui est atteint de ce mal qui l'afflige, mais distinguer entre lui et sa maladie, l'esprit critique et la raison ne détruisent pas la foi et sa compréhension existentielle mais la distingue de toute peur et de toute superstition, et de toute doctrine extérieure.

Ce qui fait de l'esprit qui secoue l'homme de la synagogue un esprit impur, dans le récit de Marc, c'est la peur de ne pas correspondre aux normes de la religion comprise par les scribes. L'homme divisé, l'homme en crise n'est pas coupable de l'être ; il est l'homme malheureux qui attend un secours. La seule autorité qui puisse être efficace en pareil cas, c'est celle d'un homme qui, comme Jésus, croit en un Dieu qui aime l'homme et veut son bien sincèrement et qui, en conséquence, aime l'homme et le délivre de sa peur.

Jésus n'a rien fait d'autre que faire taire la peur et séparer le mal de l'homme, pour que jamais l'identité de l'homme ne soit confondue avec le mal qui l'afflige.

Voilà la religion de l'esprit, celle qui nous donne les bénéfices de l'Évangile et de la liberté, sans condamner ou contraindre. Alors Jésus devient le Christ pour l'existence de chacun et le royaume de Dieu advient. AMEN.